

Complexité et structure de l'histoire humaine.

Marc Halévy
Le 10/10/2016

L'histoire humaine connaît des cycles.

Le système socioéconomique humain était multiforme. Il y avait le système occidental, né en Europe, maintenant implanté aussi dans les deux Amériques et en Océanie. Il y avait le système chinois, exporté il y a longtemps dans toute l'Asie de l'est, du Japon au Vietnam en passant par la Corée, la Thaïlande, le Cambodge, etc ... Il y avait le système indien issu des Aryens et du corpus védique. Il y avait les multiples systèmes noir africains. Et il y eut, beaucoup plus récemment, les multiples systèmes musulmans qui se sont superposés, en les évinçant, aux systèmes locaux antérieurs, persan, berbère, afghan, etc ... Il y a aussi le système russe, système hybride, artificiel et très récent, né du démantèlement de l'empire communiste soviétique, mais héritier du panslavisme tsariste et du christianisme orthodoxe slavons ; un système qui ne vit que du pillage de ses ressources naturelles, gaz naturel en tête.

Ces six systèmes (cfr. mon premier livre de prospective, écrit en 1985 mais paru seulement en 1989 - en 1985, les éditeurs refusaient de croire en ma prédiction de l'effondrement imminent de l'URSS - et intitulé : "Les métamorphoses de l'homme papillon" aujourd'hui épuisé) qui eurent chacun leur histoire propre, sont aujourd'hui, bon an mal an, bon gré mal gré, embrigadés dans une histoire mondiale unique faute d'être unifiée. Toutes les régions du monde sont devenues irrémédiablement interdépendantes, ne serait-ce que du fait de la très inégale répartition des diverses ressources naturelles indispensables tant à la surface que dans les profondeurs souterraines de notre chère et trop petite planète.

Le système socioéconomique humain est à présent unique et devrait s'atteler à digérer les histoires des six grands systèmes historiques c'est-à-dire intégrer leurs mémoires spécifiques. Aujourd'hui, l'arrogance occidentale tend à imposer son système et sa mémoire (ses modèles, valeurs, "idéaux", modes) au reste du monde. Les mondes musulmans se rebiffent et n'en veulent pas (c'est le fondement même des idéologies salafistes et wahhabites, du retour au fondamentalisme strict comme seule réponse à cette punition divine que fut le colonialisme européen). Le monde chinois et extrême-oriental, plus subtil, plus pragmatique, comme à l'accoutumée, prend ce qui l'arrange et évacue le reste. Le monde noir africain est mis en coupe réglée par des tyranneaux locaux (avec ou sans simagrées démocratiques) qui vendent, à leur profit d'abord, tout ce qui est vendable aux occidentaux, aux chinois ou aux indiens qui, ensemble, possèdent presque toutes les richesses africaines.

Je parle ici de six systèmes. Il vaudrait mieux parler de sept systèmes et de scinder le système occidental en deux : le système anglo-saxon et le système européen qui se séparent de plus en plus profondément et de plus en plus vite (ce qui est bon pour les USA est mauvais pour l'Europe, et les USA font tout ce qu'ils peuvent pour diviser l'Europe et saborder l'Union Européenne).

Ces sept systèmes sont profondément interdépendants et embrigadés dans une mondialisation dont aucun ne veut vraiment, sauf les USA qui entendent y imposer leur hégémonie financière et militaire. Toute la géopolitique actuelle est écartelée entre ces deux pôles de la *continentalisation des sept systèmes* (j'en reparlerai plus loin) et d'une *mondialisation des problématiques* (surpopulation, migrations, raréfaction des ressources, dérégulation climatique, pollutions, pandémies, épizooties, désertification, etc ...).

Les autarcies continentales, même si elles sont désirées, ne sont pas vraiment possibles. Il faut donc jouer l'avenir à sept (il est temps que l'UE comprenne que l'ennemi public n°1, sur tous

les continents, est les USA). Mais ce jeu à sept doit devenir plus clair ; il faut bien comprendre qu'étant données la surpopulation et le raréfaction des ressources, c'est de survie à moyen et long termes que l'on parle, et non de guéguerres locales pour savoir qui "pisse le plus loin".

Pour mieux comprendre la situation d'aujourd'hui, aux sept systèmes et à la prétention hégémonique des occidentaux américains, décrits plus haut, il faut ajouter la composantes cyclique propre à l'histoire des sept systèmes et à leur nouvelle interdépendance.

Un paradigme, quel qu'il soit, est un processus qui naît, croît, mûrit, décline et meurt. Les études historiques (nous avons travaillé avec des chercheurs historiens pendant trois années au début des années 1980) aboutissent à trois constats majeurs (pour plus de détails, j'invite le lecteur à se tourner vers mon : "Prospective 2015-2025" paru chez Dangles en 2014) :

1. l'histoire des hommes n'est pas que cyclique (il y a aussi de l'invariable, du linéaire et du chaotique), mais elle connaît tout de même des cycles ;
2. les cycles sont nombreux et enchevêtrés, mais le cycle dominant est celui de la durée de vie moyenne des paradigmes sociétaux qui est de l'ordre de 550 ans et dont la durée se retrouve identique dans les sept systèmes ;
3. parmi les sept systèmes humains, les quatre qui sont dominants depuis longtemps (l'occidental européen et anglo-saxon, l'indien et le chinois) ont des cycles qui sont en phase, synchrones alors que le système musulman est en opposition de phase, que le système africain est atone et que le système russe est trop récent - et probablement trop éphémère - pour être significatif.

Pour fixer les idées, les cycles paradigmatiques du système européen se résume bien dans le tableau qui suit :

<i>Cycle</i>	<i>Durée</i>	<i>Evénement déclencheur</i>	<i>Leitmotiv</i>
<i>chaldéen</i>	- 1250 à -700	Salmanazar I ^{er} , Ramsès II, Moïse	Cité
<i>grec</i>	- 700 à -150	Homère et Hésiode	Sagesse
<i>romain</i>	-150 à 380	Invasion de la Grèce par les légions	Ordre
<i>franc</i>	380 à 921	Chute de l'empire romain	Foi
<i>féodal</i>	921 à 1453	Mort du dernier carolingien	Salut
<i>moderne</i>	1453 à 2000	Chute de Constantinople	Progrès
<i>futur</i>	2000 à 2550 (?)	<i>Peak-point</i> des ressources naturelles	???

Un tableau similaire peut être dressé pour les systèmes chinois et indien.

Le passage d'un cycle à un autre est évidemment une période difficile, comme une métamorphose qui met la chenille en danger avant qu'elle ne devienne papillon. C'est cela que nous vivons aujourd'hui : une mutation paradigmatique semblable à la Renaissance ou à la chute de l'empire romain. Il faut environ un siècle et demi pour passer de la stabilité "d'avant" à la stabilité "d'après". Notre mutation a commencé avec la guerre 14-18. Elle finira - si tout se passe normalement - vers 2070. Au mitan de ce long processus de mutation, il y a une période d'un demi-siècle, en moyenne, de grand tumulte (les "crises") où tous les référentiels sont mis à mal et où l'ancien paradigme sent sa mort prochaine et, avec l'énergie du désespoir, tente de pratiquer un acharnement thérapeutique pour "sauver" ses institutions. Peine perdue, évidemment : un processus complexe est thermodynamiquement irréversible. Mais nos institutions de pouvoir, nées à la Renaissance et faisant du paradigme moribond, leur fonds de commerce, ne l'entendent point de cette oreille, comme déjà souligné plus haut.

Ce demi-siècle de grande mutation a commencé vers 1975 et se terminera, si rien ne vient le perturber ou le freiner, vers 2025.

Ceux qui parle de "reprise" sont ou bien des menteur, ou bien des ignorants, ou bien les deux à la fois.

Tout cela signifie que notre référentiel de base qui est celui du bourgeoisisme hérité de la Renaissance, avec son cortège d'humanisme (16^{ème} siècle), de rationalisme (17^{ème} siècle), de criticisme (18^{ème} siècle), de positivisme (19^{ème} siècle) et de nihilisme (20^{ème} siècle), sera balayé dans moins de vingt ans.

Mais gare aux nostalgiques qui, toujours, profitent d'une fin de paradigme pour tenter de rallumer une mémoire passée, celle d'un "bon vieux temps" largement réinventé et irrécupérable. La continentalisation est en marche : une frange nationaliste ou souverainiste montre le nez. Le démocratisme est une impasse : des apprentis dictateurs ou tyrans se posent en sauveurs. Le matérialisme est mort : les fundamentalistes et les intégristes sortent leurs inquisitions des placards. L'égalitarisme est une impasse délétère : les racistes, sexistes, xénophobes, antisémites de tous bords montrent leur groin hideux.

C'est ainsi. La nature humaine a horreur du vide et tend à le combler avec toutes les vieilles momies qu'elle peut trouver. Non ! L'avenir ne sera pas un "retour à" ; il est à inventer à neuf, sans table rase, sans amnésie, sans rejet de l'histoire. Tout au contraire. Il a à inventer en tenant compte de l'histoire, de ses triomphes et de ses erreurs.

La philosophie des Lumières, par exemple, et les "idéaux" puérils qui l'émaillent, fut un erreur de l'histoire qui a abouti à un humanisme narcissique, à un démagogisme délétère, à un égalitarisme mortifère ; il faut tourner le page, non contre elle, mais au-delà d'elle.

La cyclicité de l'histoire longue

En histoire comme en météorologie, à propos des choses essentielles, les prédictions sur le très court terme et sur le long terme, sont bien plus aisées que sur le moyen terme.

Je peux, par exemple, être sûr du temps qu'il fera cet après-midi ainsi que du fait que l'été reviendra de juin à septembre dans les cinquante ans qui viennent, avec des températures moyennes en hausse. En revanche le temps qu'il fera le mois prochain n'est que très vaguement et très peu fiablement prévisible.

Dans les deux cas de la météorologie et de l'histoire, une certaine prédictibilité à long terme n'est possible que grâce à la cyclicité des éléments moteurs de leur dynamique : les saisons et phases lunaires pour la météorologie, les paradigmes pour l'histoire.

Mais l'histoire humaine ne connaît pas que les cycles paradigmatiques de 550 ans en moyenne dont nous avons parlés. Elle connaît aussi des cycles bien plus longs. Par exemple celui qui commença au néolithique pour transformer le chasseur-cueilleur en agriculteur-éleveur et qui se termine aussi à notre époque avec le passage des technologies mécaniques de l'outil aux technologies numériques du logiciel.

Elle connaît encore des cycles plus courts - donc plus fragiles, mais prégnants malgré tout - qui ont une durée de onze années en moyenne et qui se regroupent par trois, comme une tresse à trois brin dont le premier serait celui du génie, le deuxième celui du délire et le dernier celui de la catastrophe.

Le vingtième siècle prend une allure bien structurée et passionnante à l'aune de ces trois cyclicités de onze ans chacune.

1907-1918 : catastrophe (montée des nationalismes et première guerre mondiale)
 1918-1929 : génie (révolutions artistiques et scientifiques en cascade)
 1929-1940 : délire (montée des socialismes totalitaires en URSS, Allemagne et Italie)
 1940-1951 : catastrophe (seconde guerre mondiale, Yalta et ses suites)
 1951-1962 : génie (explosion des technologies électroniques)
 1962-1973 : délire (les *golden sixties*)
 1973-1984 : catastrophe (les crises pétrolières et la fin de l'opulence)
 1984-1995 : génie (explosion des technologies numériques : PC et Toile)
 1995-2006 : délire (folie spéculative)
 2006-2017 : catastrophe (crises financières et économiques majeures)
 2017-2028 : génie (???)
 Etc ...

La même idée du "tressage" de trois cyclicités peut être appliquée aux cycles paradigmatiques de 550 ans en moyenne évoqués plus haut.

Cela aboutit à des "super-cycles" civilisationnels de 1650 années en moyenne qui, pour le système occidental, donne un super-cycle civilisationnel lié à l'Antiquité :

Chaldéen : génie, des mages aux philosophes présocratiques ...
 Grec : délire, de Pythagore, Démocrite, Socrate et Platon à Epicure ...
 Romain : catastrophe ; ordre légaliste et militaire partout.

... suivi d'un super-cycle civilisationnel lié à la Chrétienté :

Goth : génie, l'invention de la foi et du Dieu chrétiens et de la théologie qui les expriment ...
 Féodal : délire, l'obsession du salut, persécution des "sorcières" et des Juifs, les croisades ...
 Moderne : catastrophe : pillage et saccage du monde entier au nom du progrès ...

Cela conduit donc à penser que nous vivons l'émergence de la phase "génie" d'un nouveau super-cycle civilisationnel et que nous connaissons la fin de la civilisation chrétienne.

Histoire et mémoire.

La mutation paradigmatique que nous sommes en train de vivre, porte sur les cinq dimensions qui animent tous processus complexe. Il y a une rupture nette sur l'intentionnalité et des ruptures franches en matières de territorialités (l'aberration démographique, la raréfaction de toutes les ressources non renouvelables, les systèmes continentaux et les problématiques mondialisées), d'organicités (l'obsolescence des modèles organisationnels traditionnels basé sur la hiérarchie et la norme) et d'activités (le déplacement du centre de gravité des savoir-faire et occupations humains).

Mais il y a aussi rupture sur l'histoire et la mémoire elles-mêmes.

Sur l'histoire, l'affaire est claire : nous vivons une mutation paradigmatique c'est-à-dire la fin d'un monde et l'émergence d'un nouveau monde, la fin de la modernité et l'émergence de l'après-modernité, la fin du bourgeoisisme et l'émergence d'une intention de vie autre que le confort et que le "réussir dans la vie".

Sur la mémoire, l'affaire est moins claire.

De quoi se souvient-on ? De ce qui nous arrange. En matières historiques, la démonstration n'est plus à faire. Par exemple, en France, depuis la montée des socialismes entre 1850 et 1870, la révolution française est devenue le symbole de la révolte des peuples et de l'aspiration à la liberté. Rien n'est plus faux. Cette prétendue "révolution" fut purement parisienne et exclusivement bourgeoise. Le 14 juillet 1789, il ne s'est rien passé ! Le peuple, lui, du fait de la famine ambiante, ne voulait, à son habitude que du pain, pas un changement de régime politique dont il n'avait (et n'a toujours pas) rien à faire. Tout bascule avec Robespierre, le dément, le malade mental, le tyran pire que le roi, le calife qui veut la place du calife, Iznogoud donc. La Terreur concerne toute la France car elle oblige les fils des familles rurales à s'enrôler et à risquer leur vie dans des guerres absurdes qui ne signifient rien. Et, en suite de la Terreur, un mégalomane militaire et immature impose l'empire à la France et la guerre à toute l'Europe. Où sont les droits de l'homme, là-dedans, sinon un texte copié des déclarations britannique et américaine qui restera lettre morte jusqu'à l'avènement de la troisième république (qui est, en fait, la première) ? La seule révolution française est celle de 1870. Mais comme elle était illégitime, elle s'est inventée une légitimité en transformant 1789 en une romanesque épopée. Michelet y fut pour beaucoup.

On passe notre temps à réécrire l'histoire, la nôtre, celle de notre famille, de notre village, de notre nation, de notre civilisation.

La rupture qui sourd sous nos yeux, ressortit de cette prise de conscience que l'histoire que l'on apprend n'est pas l'histoire qui a été vécue. Nous assistons à une métanoïa de la mémoire historique. Au grand dam des fondamentalistes de tous bords, on sait, à présent, qu'Abraham, Moïse, David et Salomon n'ont probablement jamais existé. Que l'on ne sait rien de Socrate sauf qu'il était laid et que sa mère était sage-femme : Platon en a fait le personnage mythique de ses dialogues alors que Aristophane en dit tout le mal qu'il peut. Que les quatre Evangiles canoniques ont été écrits entre 70 et 190 par des gens qui n'ont jamais connu Jésus et qui appartenait à la mouvance de Paul (qui, lui non plus, n'a jamais connu Jésus, mais l'a réinventé à sa sauce), opposée à celle de Jacques (le frère de sang de Jésus) à Jérusalem et à celle, gnostique, d'Alexandrie qui a produit d'autres Evangiles (selon Thomas, selon Marie, etc ...). On sait que le Coran n'a jamais été écrit par Mahomet et que ce livre a subi des évolutions après la mort du prophète (le dernier manuscrit découvert à Cambridge et contemporain du prophète démontre des variantes), ce qui tue dans l'œuf tout fondamentalisme musulman. Lao-Tseu n'a jamais existé et le Bouddha historique (Siddhârta Gautama Sakyamuni) n'a rien écrit et son enseignement est largement perdu.

Faut-il continuer l'égrenage des images d'Epinal aujourd'hui reconnues comme des légendes à visée idéologique ? Jeanne d'Arc ? Jeanne Hachette ? Jean Moulin ? Sans parler des impostures majeures : Lénine, Mao, Fidel Castro, "Che" Guevara et toute la brochette des crapules sanguinaires qui ont ensanglanté et endeuillé le 20^{ème} siècle de centaines de millions de morts pour rien. Iconoclastie ? Oui. Sans doute. Jubilatoire, même si elle est parfois outrancière.

Tout cela veut mettre en avant une rupture majeure de notre mémoire : tout ce que l'on a appris à l'école, tout ce que l'on apprend dans les médias, est largement faux, ou réinventé, ou maquillé, ou travesti. On a parlé de l'ère du soupçon. Nietzsche, bien sûr, en fut la locomotive, lui qui assurait que ce qui est dit "sacré" n'est qu'une croyance fausse au service des puissants. Spinoza, son "prédécesseur" comme Nietzsche l'appela, n'avait pas démontré autre chose dans son "Traité théologico-politique" : la Torah juive, les cinq livres de la *Torat Moshéh*, n'avait pas été "révélée" par Dieu, mais inventée par Moïse pour créer, galvaniser et consolider son peuple hétéroclite d'esclaves plus ou moins libérés. On sait maintenant que Moïse n'a probablement jamais existé, ni l'esclavage d'Egypte, et que la Torah a été écrite au 6^{ème} siècle

avant l'ère vulgaire, au retour de la déportation à Babylone, sous la commande d'Esdras, créateur de la religion juive originelle appelée Lévitisme.

Rupture de mémoire, donc. L'histoire humaine, telle que la voyait l'ère moderne, n'est pas l'histoire réelle. Elle est une réinvention à fins idéologiques. Et elle le sera toujours. La question est : comment, aujourd'hui, souhaite-t-on lire cette histoire humaine ? La religion du progrès, propre à l'ère moderne, est morte. Quels saints, quels héros, quels sages allons-nous maintenant consacrer ? On a réinventé, bien plus jolis que nature, un Gandhi, un Mandela, un Martin Luther King : héros revisités d'une certaine vision du monde. L'histoire récente des nominations au prix Nobel de la paix est instructive. Sensationnalismes et calculs géopolitiques - pas toujours très nets, surtout en ce qui concerne ce manipulateur et menteur d'Obama - y ont la part belle. Ere du soupçon, donc ...

Le monde qui pense, n'a plus aucune confiance dans la mémoire qu'on lui propose. Le centenaire de la "grande guerre" a permis de comprendre que les pauvres poilus de Verdun et d'ailleurs ont été sacrifiés, en vain, à la mégalomanie de généraux débiles, que beaucoup sont morts d'une balle dans le dos ou au peloton d'exécution parce qu'ils ne voulaient plus servir de chair à canon, qu'on les droguait à tout, pour qu'ils obéissent et n'aient plus peur de mourir pour rien. On sait que la fête des mères est une pure invention de l'immédiat après guerre pour valoriser les femmes qui font des enfants afin de combler le déficit démographique et de fournir de la nouvelle chair à canon pour "la prochaine".

Oui, l'ère du soupçon a permis de débusquer l'incroyable cynisme de ceux qui nous dirigent. De là, évidemment, une perte totale de confiance et un immense déficit de crédibilité de ces "élites" autoproclamées. Ce sont toutes les institutions qui sont ainsi mises au ban de la société. Tout est vu et lu comme des entreprises de racket de la société civile par des institutions cyniques, menteuses et manipulatrices. Et c'est vrai.

Ces institutions incarnent une mémoire fausse, tronquée, mensongère, travestie, maquillée. En un mot : elles mentent et chacun le sait.

Cette immense perte de confiance en la mémoire officielle et en les institutions qui la colportent, induit une immense perte de confiance en soi.

Personne ne peut savoir où il veut aller s'il ne sait pas d'où il vient. La grande crise de l'intention est aussi la grande crise de la mémoire. Les deux vont de pair.

De là, des livres scandaleusement vrais : du magnifique "L'identité malheureuse" d'Alain Finkielkraut au sulfureux, mais factuel et précis, "Le suicide français" d'Eric Zemmour. Ere du soupçon, perte de crédibilité des institutions qui mentent et manipulent, perte de la confiance en soi, perte des repères d'identité : c'est tout cela la rupture de mémoire.

L'effondrement des sociétés centralisées.

Cette rupture de la mémoire. Cette perte de crédibilité des institutions qui colportent une histoire faussaire, cette perte de confiance en soi, cette perte des repères d'identité induisent des mouvements et des mouvances pernicieux.

Les plus connus ? Souverainisme, nationalisme, racisme, xénophobie, antisémitisme, islamophobie, protectionnisme, ... Tout cela pue le mythe du "bon vieux temps" ... qui oublie ce qu'il a été et d'où il vient. Comme ce franchouillard tragi-comique qui ne sait plus que la France est un artefact récent, odieusement construit, depuis l'île de France, par acquisitions, souvent frauduleuses ou violentes, d'autres provinces qui avaient leur propre identité, leur propre histoire, leur propre parler et que Paris a détruites. La France est une construction

artificielle du 19^{ème} siècle (les "hussards de la République"). Et il en va de même pour l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, la Grande Bretagne, la Belgique.

L'identité à reconstruire n'est pas nationale. Les Etats-Nations sont des artéfacts de l'ère moderne qui, précisément, est le cycle paradigmatique en train de disparaître. Les Etats-Nations disparaîtront avec elle.

De nouvelles identités sont à construire : nous le verrons au paragraphe suivant.

En attendant, nos sociétés courent un risque majeur. Elles n'ont plus d'identité. Elles n'ont plus confiance en elles.

Les sept systèmes mondiaux sont tous en pleine crise d'identité. Ils ne savent plus qui ils sont, c'est-à-dire qui ils voudraient devenir (intention et mémoire sont intimement liées).

Le repli identitaire est la réaction classique à la perte d'identité. Paradoxe ... Le mécanisme en est simple et pernicieux : lorsque l'identité n'est plus naturelle, évidente, "normale", les mentalités humaines ayant horreur du vide, on se hâte de se bricoler une identité artificielle qui sera d'autant plus puissante qu'elle est imaginaire.

Exemple : le Français de souche. Avant 1870, personne, même les Parisiens, ne se sentait Français. On était Morvandiau ou Breton ou Provençal, mais pas Français. Il y avait bien un roi de France ou un empereur des Français, mais cela ne signifiait rien qu'un profil sur une pièce de monnaie. La vie n'était pas française, mais morvandelle, bretonne ou provençale. Ah, bien sûr, il y avait Paris ... mais Paris est si loin des problèmes réels du quotidien. Il en est toujours ainsi. Sauf que Paris, avec la troisième (première) république, s'est mis en tête de tout régenter, de se mêler de tout (c'est la définition d'un Etat totalitaire), de devenir étatiste et d'aller expliquer aux Morvandiaux, aux Bretons et aux Provençaux la manière dont ils devaient vivre en tant que "Français de souche". Et beaucoup y ont cru, à grands coups de règle sur les doigts (haro sur les patois !) et de services militaires obligatoires (l'armée rend uniforme).

Les mécanismes de repli identitaire sont à l'œuvre un peu partout, mais pas tous dans le même sens. Car il n'y a pas que les appartenances politiques à jouer dans ce jeu empoisonné. On peut se sentir Français ou Belge. Mais on peut aussi, très bien, ressentir profondément que son appartenance dominante n'est pas géographique. Plutôt que se prétendre "Français de souche", on peut très bien se revendiquer homosexuel, musulman, marxiste ou fan de sir Paul McCartney. Et ces appartenances transnationales, voire internationales, peuvent très souvent marginaliser complètement les appartenances nationales habituelles. En soi, c'est plutôt une bonne nouvelle car les nationalismes et les patriotismes qui les accompagnent, quelles qu'en soient les formes, ont toujours été des tendances délétères, destructrices, mortifères et guerrières. Mais ces autres appartenances, plus culturelles que naturelles, ne sont pas épargnées par les syndromes sectaires, ostracisants et communautaires, dans le mauvais sens de ce terme.

Prenons un cas précis, connu et récent. On a vu combien la guerre des genres et le "mariage pour tous" furent manipulés et téléguidés par un groupuscule d'ultras issus des mondes du spectacle et de la presse, qui n'exprimait, en rien, les souhaits de la majorité des homosexuels. Au fond, la grande majorité, hétérosexuelle rappelons-le, n'a rien à fiche des homosexuels. Ils sont ce qu'ils sont ; c'est leur problème. Hors quelques "folles" ou travestis parfois énervants, les homosexuels étaient vécus par l'homme de la rue comme une minorité plutôt gentille, plutôt discrète, plutôt ignorée. Tout à basculé depuis qu'une minorité socialiste et gauchiste de la minorité homosexuelle a revendiqué un égalitarisme absurde qui a enclenché une réaction homophobe. L'homophobie est un pur produit de l'homosexualité militante. Le bon sens

paysan et la biologie savent tous deux que la loi de la différenciation des sexes est un coup de génie de la Nature en vue de la procréation c'est-à-dire de la prolifération de la Vie. Prétendre le contraire est tout simplement ridicule. Et c'est ce bon sens que la militance égalitariste de certains homosexuels a heurté avec, pour conséquence, le développement d'une homophobie jusque là quasi inexistante.

Un autre exemple actuel : la quotidienne provocation de communautés musulmanes affichant, souvent agressivement, leur refus de la République, leur refus des lois françaises en général et de la laïcité en particulier. Un musulman français, aujourd'hui, est d'abord musulman ; il est vaguement français, par ailleurs, au second plan, lorsque les lois de la République lui sont favorables ou profitables.

Il y a là un problème schismatique précis. Jusqu'il y a peu, la troisième république avait instauré, sans ménagement, une appartenance française au-dessus de toutes les autres appartenances régionales, raciales, linguistiques, religieuses. Aujourd'hui, ce n'est plus le cas. La France, comme beaucoup d'autres pays européens, a favorisé l'immigration venant essentiellement d'Afrique maghrébine et noire, et ce, pour des raisons économiques de main-d'œuvre à bon marché pour les chantiers de la reconstruction durant les trente glorieuses, puis pour assurer les tâches que les "Français de souche" ne voulaient plus assumer.

Cette immigration n'était que guidée par l'appât du gain (de part et d'autre) et n'était en rien un désir, un élan du cœur, une *affectio societatis*. Ces immigrés voulaient gagner de l'argent et de la sécurité ; point barre. Ils n'avaient rien à fiche de l'appartenance française, hors les avantages matériels qu'elle procurait. Quoi d'étonnant, dès lors à ce que ces gens, devenus nombreux, rejettent massivement un système républicain laïc qu'ils n'ont jamais choisi et qui va à l'encontre de leurs modes de vie traditionnels.

Fait curieux à constater : il en va exactement de même, mais avec des effets inverses, avec les communautés chinoises ou vietnamiennes installées ici. Nul racisme. Nulle manifestation d'animosité. Au contraire. Les "Jaunes" ne posent aucun problème aux autochtones. Et pourtant, leur appartenance culturelle, linguistique et religieuse est au moins aussi dense et forte, sinon plus, que chez les musulmans. Deux poids et deux mesures ? Non. D'un côté le goût pour la violence et la provocation, de l'autre le goût de la discrétion et de l'intimité.

Quoiqu'il en soit, la perte d'identité et le repli artificiel qu'elle induit, fragmentent, chaque jour davantage, le tissu des interdépendances entre humains. Le rejet de l'autre et le rejet inverse que celui-ci induit, morcellent la société civile en clans, en sectes, en tribus qui deviennent violentes.

La notion d'appartenance nationale est devenue caduque et ne prend plus guère de sens pour la majorité des gens - surtout chez les entrepreneurs mondialisés, les expatriés récidivistes, les gens qui voyagent, les jeunes et les descendants d'immigrés. Ce n'est pas la mort de l'appartenance nationale qui est le danger, mais bien les ersatz que l'on bricole pour la pallier. Il faut acter la mort de l'identité nationale. Mais il faut également acter le danger des replis identitaires, quels qu'ils soient.

La communauté de vie comme réponse à l'effondrement des sociétés centralisées.

Tout processus doit pouvoir s'appuyer sur une mémoire afin d'accomplir son intention, son projet, son destin. Mais de quel processus humain parle-t-on ? Parle-t-on de ma famille, de mon village morvandiau, de ma Bourgogne, de la France, de l'Union européenne, de l'humanité, de la Nature, du Cosmos ? Parle-t-on de la communauté des Juifs de France ou du monde ? De la communauté des physiciens théoriciens ? De la communauté des fans de sir

Paul McCartney ? De la communauté des buveurs de Châteauneuf du Pape ? Ou des mangeurs d'œufs en meurette ?

Ayant acté la marginalisation des appartenances nationales (bien plus en Europe, en Chine, en Afrique noire et en Inde qu'aux USA) et ayant acté le danger des replis sur des identités artificielles ou imaginaires, ayant aussi observé qu'il ne peut y avoir de projet collectif sans appartenance communautaire, la question s'impose : quelles seront les appartenances dominantes du monde qui vient ? A quoi se référera la notion d'identité collective ? Actons d'abord la déliquescence des édifices nationaux et des appartenances hiérarchisées qui en font l'essence, et la migration des structures humaines vers des réseaux de communautés de vie. Ensuite, nous pourrons tenter d'éclaircir les critères émergents qui définiront le cadre de ces communautés de vie.

Collectivité. Société. Communauté.

La collectivité est un ensemble d'êtres humains et des relations qu'ils ont entre eux. Une collectivité peut prendre de nombreuses formes et adopter diverses modalités de fonctionnement et de régulation.

La société en est la forme mécaniste (cristalline), fondée essentiellement sur une organisation formelle et standardisée, sur une hiérarchie de pouvoir et sur des structures institutionnelles (l'Etat et ses appendices) qui transforment l'être humain en citoyen. La démocratie est une des multiples modalités d'organisation sociétale.

La communauté en est la forme organique (biotique), fondée essentiellement sur une fusion de ses membres au sein d'un projet qui les fédère. C'est la nature de ce projet qui induira les modalités de fonctionnement et de régulation de la communauté. La cohérence et la pérennité de la communauté viennent du soin apporté à assurer continûment la convergence forte entre son projet collectif et l'accomplissement de chacun de ses membres.

Par parenthèse, il est utile de distinguer les communautés archéotropes (*"tournées vers le passé"*) dont le souci est de perpétuer ensemble une "tradition", et les communautés néotropes (*"tournées vers le futur"*) dont l'objet est de construire ensemble une "utopie".

Communautés et société ne peuvent qu'être en opposition puisque leurs systèmes de régulation et de cohérence poursuivent des objectifs opposés par des voies contraires : autoperpétuation de ses institutions (principe bureaucratique) pour la société, et autoperpétuation de son projet (principe téléonomique) pour la communauté.

De par leur organisation rigide, mécaniste et "cristalline", les sociétés sont peu adaptables : elles résistent au changement tant que leurs institutions "tiennent". Au-delà, elles passent leur seuil de fragilité et volent en éclat brutalement.

Les organisations sociétales, par leur rigidité et leur uniformité mêmes, ne peuvent survivre que dans un environnement stable et "laminaire".

Dès qu'il y a instabilité et/ou turbulence, comme en notre époque, elles se fragilisent à grande vitesse : les institutions tournent à vide afin de préserver leur autoperpétuation sans plus tenir compte du fait qu'elles ne sont que des structures au service de leurs citoyens. C'est typiquement le phénomène que l'on observe aujourd'hui dans les mondes politiques, étatiques et fonctionnaires.

Le passage d'un monde sociétaire à un monde communautaire va plus loin qu'un simple changement de phase comme lorsque la glace fond en eau ou que l'eau devient vapeur. Ce passage, en effet, implique un saut de complexité comme celui du minéral au vivant, ou du vivant au pensant.

Nos collectivités "avancées" sont aujourd'hui confrontées radicalement à ce seuil à franchir et à ce saut à tenter. Le défi est majeur et clair : sortir du monde sociétal et citoyen pour entrer dans le monde communautaire et commensal.

Il ne faut évidemment pas compter sur les institutions pour faire quoique ce soit pour que ce saut réussisse, puisque celui-ci entraînera inexorablement sinon leur disparition, du moins leur complète marginalisation. Bien au contraire, toutes les institutions, naguère ennemies jurées, s'allieront de plus en plus fort, de plus en plus souvent, pour s'opposer à ce changement pourtant inéluctable. Par exemple, syndicats et "grands" patronats deviennent "alliés objectifs" face à la montée de l'économie de l'immatériel, de la gratuité et de l'anti-consommation. Plus cette résistance sera forte, plus le passage sera douloureux. Et à n'en pas douter, au vu des convulsions croissantes de ces dernières années, il le sera, douloureux. Ô combien !

Le processus de transformation des collectivités mécaniques et sociétaires en collectivités organiques et communautaires, est un passage de l'uniforme au multiforme, du rigide au labile, de la mono-appartenance à la multi-appartenance, de la solidarité universelle à la fraternité sélective, du citoyen par naissance au membre par choix.

Ce saut, ce passage seront la tâche essentielle du 21^{ème} siècle. Le sort de l'humain sur Terre en dépend.

Communautés de vie : le critère

Longtemps, la famille a été la communauté de base de nos sociétés. Avec la libération sexuelle des années 1960, la facilitation des divorces et la légalisation de l'avortement et de la contraception dans les années 1970, la famille au sens classique, hiérarchisée autour du patriarce ou du *pater familiae*, a éclaté et s'est "recomposée" comme l'on dit. Cela signifie que les enfants d'un couple divorcé vivent un réseau de relations parfois complexes, variables, sporadiques, avec des pseudo-pères, des pseudo-mères, des pseudo-frères et pseudo-sœurs, sans compter les pseudo-grands-parents, pseudo-oncles, pseudo-tantes, pseudo-cousins, etc ... Le noyau familial, au sens classique, n'existe déjà plus. Il ne faut pas forcément le regretter si l'on observe le nombre d'enfants malheureux, brimés, battus ou martyrs qui ont dû vivre les affres d'une "famille" classique mais odieuse.

Cet exemple montre que, même à ce niveau fondamental de la vie quotidienne, les structures hiérarchiques centralisées explosent et donnent des structures réticulées plus ouvertes, plus complexes et plus difficiles à gérer.

On restera membre d'une famille, mais selon d'autres modes, avec un regard élargi. Comme toujours, les jeunes, surtout adolescents ou jeunes adultes, vivent en clans - la "bande de copains" -, mais avec une variante de poids : ce clan est plus souvent virtuel que réel, plus souvent numérique que physique. On y communique sans cesse, des propos aussi vides et oiseux que ceux que j'avais, il y a cinquante ans, avec mes copains d'adolescence. Ce qui est nouveau, c'est que la solitude réelle n'y existe quasiment plus. On reste en contact permanent avec cette tribu de substitution à la famille déliquescence.

Il y a aussi les appartenances de vie : le village à la campagne ou le quartier en ville. Elles concernent peu de monde malgré l'énergie que mettent les baba-cools de service à vanter le

"lien", à créer de la "convivialité" artificielle, à faire la "fête des voisins". Cette tendance restera marginale depuis que la Toile est le lieu de vie le plus intense, le plus présent, le plus utilisé.

Il y a encore les appartenances de travail. Non pas celle de la grosse entreprise bureaucratisée et anonyme où l'on se croise sans se connaître. Je parle de l'entreprise de demain : une entreprise petite, artisanale, virtuose, composée surtout d'associés et de partenaires sans beaucoup de salariés, pratiquant le télétravail intelligent, passionnée par son métier. L'entreprise est la communauté économique de base. Elle le sera de plus en plus. Mais une entreprise autre que celle qu'avait connu ce 20^{ème} siècle obsédé de hiérarchie, de contrôle, de subordination, de droit du travail, de syndicalisation, de procéduralisation, de standardisation, de normalisation, de carrières et de pouvoirs. Cette entreprise-là est morte. L'entreprise nouvelle sera une communauté de vie, dédiée à un projet collectif, dont le nécessaire profit sera une conséquence et non un but. Une entreprise libérée de la finance spéculative. Oui, l'entreprise sera aussi un des points d'appartenance majeur de demain.

Il y a les appartenances de loisirs. Les clubs. Souvent internationaux ou transnationaux. Il n'y a que rarement quelque chose de stable dans ces appartenances-là. Elles existent, bien sûr, mais ne seront pas génératrices des structures futures profondes.

Il y a enfin les appartenances culturelles : les langues, les croyances, les idéologies, les doctrines, ... C'est là qu'il faudra bien se résoudre à chercher les noyaux durs des appartenances à venir. Cette tendance se dessine déjà, mais s'exprime encore trop souvent sous une forme combative, agressive, revendicatrice comme la pratique l'islamisme radical dans nos banlieues ou ailleurs.

Chacun choisira ses appartenances en fonction des valeurs, des pratiques, des connaissances qu'il croit être le plus adaptées à son accomplissement personnel. La géographie n'y tiendra plus de place. Je me sens infiniment plus proche et plus en connivence vis-à-vis de mon ami et collègue québécois Michel Cartier - que je n'ai jamais rencontré physiquement depuis les quinze années que dure notre collaboration - qu'avec mon voisin, le fermier Jean-Pierre Brochot, dans le petit hameau où j'habite. Mais je suis, en revanche bien plus proche d'autres membres de mon village qu'avec la majorité des gens avec lesquels j'échange des courriels à longueur d'année. C'est moins une question de proximité physique que d'affinité psychique : la Toile a aboli l'espace (tout est proche) et le temps (tout est immédiat).

Les appartenances essentielles seront dématérialisées, ce qui n'exclut nullement leur matérialisation épisodique et festive.

*

* *